

FRANÇOISE MIARD-MULLER



SECRET ASSASSIN

Victorine de Beauval
Profileuse en crinoline

A Camille, ma petite-fille

*L'ombre du passé est là
pour éclairer tes lendemains.*

Entre l'auteure Françoise Miard-Muller et moi, plus de 150 ans d'espace-temps

Passionnée d'Histoire, l'auteure a sorti mon daguerréotype de son écrin pour m'octroyer une seconde vie. Ainsi, j'entre dans votre vingt-et-unième siècle pour vous narrer mes aventures sous le Second Empire.

Influencée par ses études en psychogénéalogie, Françoise Miard-Muller m'a imposé de longs voyages pour déterrer un terrible secret enfoui sous des années de silence. Faisant fi de mes préceptes d'éducation, j'ai risqué ma vie, j'ai surpassé mes peurs.

Guidée par son passé professionnel de formatrice en communication interpersonnelle, l'auteure m'a dotée de facultés d'observation, d'analyse, de compréhension des comportements humains.

Je la soupçonne de s'intéresser à la psychocriminologie, car comment expliquer ma mission auprès du commissaire Claude, comme les profileurs de votre siècle.

Sous le Second Empire, cela me semblait une gageure qu'une femme participât à des enquêtes policières. Pour ma première enquête, qui me touche de près, je m'en sors plutôt bien, et ma nouvelle destinée de femme libre me ravit.



Victorine de Beauval, profileuse en crinoline.

Chapitre 1 – Le destin frappe à ma porte

21 Février 1853

— Madame, un négociant en cuir, porteur d'une missive importante provenant du curé de Dun-le-Roi, insiste pour vous la donner en main propre.

Après la mort de mon mari bien-aimé, Élisabeth, l'épouse du régisseur du domaine de Beauval, transmettait mon courrier à mon père. Il vérifiait que rien ne vint ajouter du désarroi à ma profonde détresse. Le choc du décès d'Eugène m'avait déclenché une forte fièvre, j'étais restée de nombreux jours alitée, délirant, criant dans mes sommeils agités. Mon père, notaire à Saint-Amand-Montrond, me visitait régulièrement, les gens de mon domaine m'entouraient, prenaient soin de moi comme d'un petit enfant malingre. Le messenger bouleversait l'organisation mise en place pour m'éviter tout désagrément.

— N'ayez crainte, une lettre d'un curé ne peut pas me procurer grand embarras, faites-le venir. Ce négociant en cuir me distraira.

Le marchand positionna son élégant coupé à attelage de deux chevaux devant le perron.

— Madame, le père Jean de la cure de Dun-le-Roi me fait porteur d'une missive à vous confier personnellement.

En disant cela, il eut un air pincé vers son accompagnatrice.

— Laissez-nous, Élisabeth, je peux recevoir monsieur, seule.

Le négociant ouvrit sa sacoche, l'odeur forte des cuirs se répandit. Il me tendit le pli cacheté en ajoutant :

— Madame, je vous prie d'excuser mon insistance, le père Jean m'a fait comprendre que cette lettre revêt une importance capitale.

— Bien, je la lirai après votre départ.

Il fit une démonstration de sa marchandise : des peaux pour des dessus de bureau, coffres, malles, poignées de cannes, étuis de couteaux, rasoirs, instruments d'horlogerie, de chirurgie, écrins de bijouterie. J'avais touché les cuirs, admiré leur souplesse, leurs différents tons. Le négociant m'offrait de la couleur dans mon sombre quotidien. L'arrivée de Mélanie, ma femme de chambre, signifia son départ.

— Madame, n'est-ce pas le moment de votre bain de lavande ?

— Merci Mélanie, laissez-moi quelques instants.

Afin de dissiper l'odeur des peaux, j'ouvris la croisée, l'air glacial de cette fin février me revigora. La situation du domaine de Beauval sur les hauteurs de Saint-Amand-Montrond lui conférait une vue dominante sur les vignes et les champs. Ma demeure reposait sur un tapis de verdure, j'aimais le calme qui y régnait, ses pièces confortables et lumineuses. Mais les moindres objets, les meubles que nous avons choisis ensemble, les tentures, notre chambre commune, dans laquelle je ne dormais plus, tout me rappelait l'absence irréversible d'Eugène.

Je fermai la fenêtre et lus la lettre du père Jean. Il mandait ma présence auprès de Joséphine Bedu, sans délai. La vieille femme, sentant sa fin proche, souhaitait me révéler un terrible secret. Le curé me signalait de ne rapporter à personne sa requête.

Quand Joséphine Bedu avait été recrutée comme nourrice, elle avait une fillette de six ans ; son mari était décédé sur un chantier avant qu'elle accouche d'un enfant mort-né. Elle avait reporté sur moi toute sa tendresse maternelle. À l'âge de cinq ans, ma mère décidant que sa présence ne se justifiait plus, j'avais répondu à la violence de cette séparation par un refus de me nourrir, mon père l'avait rappelée. Deux années plus tard, Joséphine se remariait avec un natif de Dun-le-Roi. Je ne l'avais jamais plus revue ; alors, pourquoi me quérir de toute urgence, plus de seize ans après son départ ?

La mystérieuse missive introduisait de l'imprévu dans mon rituel quotidien : Mélanie tirait les rideaux, m'apportait le premier déjeuner trop copieux pour moi, je gardais la chambre. En fin de matinée, elle m'aidait à me vêtir. La cuisinière me préparait de bons plats, je manquais d'appétit. Dans l'après-midi, je brodais, je lisais, le jour s'estompait, l'obscurité de la nuit enveloppait ma demeure. Mon sommeil, chargé d'angoisses et de cauchemars ne me reposait guère.

Le destin frappait à ma porte. Le matin, mon père m'avait remis un courrier, jugeant que le contenu me sortirait de mon état de langueur. Albertine de Villeprieux, m'invitait à Paris. Rencontrée lors de mes études en internat à Bourges, elle était partie vivre à Paris après un beau et riche mariage. À Mulhouse, la fabrique d'indiennes de coton de Louis-Edouard de Villeprieux offrait une situation financière confortable à sa future épouse. Celle-ci lui apportait une dot conséquente, respectant ainsi l'équilibre entre les apports de chaque partie de ces unions arrangées.

Pour mon mariage, j'avais bataillé contre ma mère. J'avais rencontré Eugène lors d'un bal. Bien que les convenances l'interdisent, nous nous étions revus lors de mes promenades à cheval. Rapidement, nous avons ressenti un grand amour naître et Eugène avait demandé ma main à mon père.

J'avais surpris une conversation entre mes parents. La porte du bureau de mon père était poussée mais non fermée. Je m'étais approchée sur la pointe des pieds, en prenant soin de retenir les pans de ma robe afin que le crissement de la soie ne me trahît pas. Ma mère affirmait son désaccord sur le choix de mon futur mari. Ses vues sur un prétendant à la noblesse de vieille souche, valaient bien mieux que cet éleveur de chevaux anobli sous Napoléon le petit ! Mon père lui avait rétorqué :

— Eugène de Beauval possède une fabuleuse écurie, des vignobles, des terres représentant un vaste domaine. Sans hésiter j'accorderai la main de ma fille à cet homme et non à votre héritier d'une vieille famille enfermée dans son donjon de préjugés archaïques !

Trois mois plus tard, mon père organisait mes fiançailles, suivies du mariage qui avait été une des plus grandes fêtes de Saint Amand Montrond. Ce ne fut pas le seul désaccord avec ma mère. Celui-ci sur mon avenir creusa le fossé entre elle et moi. Après la mort d'Eugène, alors que je me remettais tout juste du choc, loin de me soutenir elle m'avait dit : « Si vous aviez épousé monsieur de Gravellet, vous auriez encore un mari ! Vous voilà veuve, maintenant ! » Je n'aimais pas ma mère, à partir de ce jour-là, je l'ai détestée.

Albertine m'avait envoyé une simple lettre de condoléances, sans plus. Je m'étais attendue à plus de compassion de sa part, un soutien amical dans ce moment

douloureux m'aurait réconforté. Albertine de Villeprieux ayant pris ses distances en kilomètres et en amitié, son invitation me surprenait.

Ces deux lettres m'incitaient à sortir de ma prostration qui anéantissait ma volonté, mes forces physiques. L'étrange requête de Joséphine Bedu me poussait à me rendre à Dun-le-Roi. La missive me dictant de ne dévoiler à personne mon déplacement, je mis au point un stratagème pour quitter le domaine de Beauval. Mon amie Hélène viendrait me chercher, me fournirait voiture et cocher. Je pouvais compter sur son silence, elle serait trop contente que je sorte de mon cocon.

Un étrange message d'outre-tombe, 23 février 1853

Je n'avais pas mieux dormi que les nuits précédentes. La veille, une terrible migraine m'avait clouée au lit. Ce n'est que le deuxième jour après la visite du messenger que je partis pour Dun-le-Roi. Bien que le cocher prît des précautions pour éviter les ornières causées par de fortes pluies, les soubresauts de la voiture me secouaient. La conduite de la berline n'était pas seule responsable de ce qui me remuait : le ton grave de la missive du curé de Dun, la demande mystérieuse de ne pas en dévoiler la teneur suscitaient à la fois ma curiosité et mon émotion. Qu'avait donc ma nourrice de si important à me dire pour qu'il fallût en garder le secret ? Et pourquoi maintenant ?

À Dun-le-Roi, le glas lugubre sonnait. Sur le parvis de l'église, quatre hommes portaient un cercueil. Malgré mes vêtements appropriés à la circonstance, on me remarqua comme une étrangère en visite incongrue dans ce moment de deuil. Je restai en retrait, attendant que le cortège s'éloignât. Une vieille femme d'une cinquantaine d'années, à la peau du visage striée de rides, voûtée, petite, dont les habits sombres accentuaient la maigreur, se détacha du groupe et s'approcha de moi.

— C'est-y vous, la dame de Beauval ?

J'acquiesçai. Dans un langage mi-français, mi-berrichon, elle m'expliqua que Joséphine Bedu, lui avait donné quelque chose à me remettre. Elle sortit de dessous son tablier, comme une chose à cacher, un objet enveloppé dans un linge.

— La Rose, la drôlesse a foutu l'camp su Paris. P'têt ben qu'avec la misère, la paresse, elle a fait ben vite én'grain de catin !

La conversation fut abrégée par un homme lui demandant de rejoindre le cortège. Avant de me quitter, elle montra le père Jean.

— Y sait tout l'curé.

J'entrai dans l'église. Après mon signe de croix, je m'assis, retirai du linge un écrin de daguerréotype au couvercle fermant à l'aide d'un crochet. Je l'ouvris, l'inclinai légèrement afin de voir plus clairement le portrait d'une femme devant le fronton d'un lavoir. Une inscription indiquait « Rose Bedu reine du lavoir du Temple ». Au dos de l'écrin figuraient le nom et l'adresse du photographe.

Je restai un long moment interloquée, tenant le daguerréotype dans mes mains. Joséphine, d'outre-tombe, me remettait la photographie de sa fille. Pourquoi ? « *Y sait tout l'curé* », avait dit la vieille femme. Le portail qui s'ouvrait dans un grincement de gonds annonça sa venue.

Le père Jean me relata les derniers instants de ma nourrice.

— Joséphine a glissé sur l’herbe gelée ; blessée à la jambe droite, la plaie s’est infectée. Contre l’avis de Joséphine, une voisine l’a conduite à la Maison des Bonnes Dames de la Charité à Saint-Amand-Montrond où sont soignées des femmes indigentes. On la découvrit un matin sans vie. Le médecin attiré à l’établissement conclut à un arrêt du cœur, dû à une grande fatigue.

Il fit une pause. Avant de reprendre il s’assura que nous étions bien seuls dans l’église.

— Sentant sa fin proche, Joséphine Bedu désirait vous révéler un terrible secret que personne d’autre ne devait connaître, même pas moi. Joséphine m’avait fait écrire un deuxième message, craignant de mourir avant votre venue. Je me suis exécuté en respectant sa volonté.

Le père Jean me remit les derniers mots de ma nourrice :

« Chère Victorine, si vous lisez ces lignes, c’est que je ne pourrai plus vous parler. Maintenant, seule Rose peut vous dévoiler ce terrible secret. Armez-vous de courage, mon enfant, pour l’apprendre. Que Dieu vous protège. Joséphine Bedu »

Stupéfaite, je relus le court message, d’outre-tombe, mystérieux. Je comprenais alors pourquoi ma nourrice m’avait confié, au-delà de son trépas, la photographie de Rose. Ce jour-là restera gravé dans ma mémoire. Je ne le savais pas à l’époque mais, en m’envoyant à Paris auprès de Rose, Joséphine bouleversa ma destinée.

Monsieur le curé me recommanda prudence et circonspection si d’aventure je me rendais à Paris pour rejoindre la fille de Joséphine. Cette ville renfermait des individus de la pire espèce. Le père Jean avait ajouté qu’il prierait pour moi, Dieu me viendrait en aide.

Mais depuis la disparition d’Eugène, j’étais fâchée contre Dieu. Troublée, je le remerciai et me dirigeai vers le cimetière. Joséphine m’avait nourrie dans ma tendre enfance, et s’était comportée comme une mère, bien meilleure que la mienne. Sa mort me renvoyait à une autre, je ne pus retenir de lourds sanglots.

Chapitre 2 – Le voyage

Malgré l'insistance de mon père, et sa proposition de m'accompagner, je refusai de voyager en train, traumatisée par l'accident de chemin de fer qui avait tué Eugène.

Il se résolut à utiliser la malle-poste jusqu'à Nevers, où nous fîmes une halte à l'Auberge des Voyageurs. Après Nevers, il me restait deux cent trente-cinq kilomètres, estimés à un peu plus de vingt-trois heures de route. Sur le livre de Poste, j'avais compté dix-neuf relais pour changer les chevaux et faire contrôler mon passeport à l'intérieur.

La sœur de mon père me servit de chaperon de Nevers à Briare. Des rafales de pluie se brisaient sur la berline. Tante Augustine se plaignait de rhumatismes, de l'éloignement de sa fille ; elle s'en arrangeait car Émilienne avait épousé un beau parti. Mes parents et moi avons été invités à la noce, mais le décès d'Eugène nous avait précipités dans un tout autre contexte. Elle paraissait ne pas s'en souvenir et retraçait les moments joyeux de la fête. Nous voyagions depuis plus de trois heures, je l'entendais sans l'écouter. Au relais de la Charité, je décidai de mettre fin à la logorrhée envahissante d'Augustine.

— Ma tante, je suis fatiguée, cela ne vous gêne pas que je me repose un peu ?

— Bien sûr, mon enfant, excusez-moi, je parle, je parle, mais vous devez être lasse. J'espère que votre séjour à Paris ne vous occasionnera pas de désagréments. Si vous étiez ma fille, je vous aurais refusé ce déplacement.

Agacée, j'avais répondu brusquement.

— Ma mère a eu la même pensée, mon père, lui, a interprété ce voyage comme une parenthèse m'apportant un peu de gaieté.

Augustine prit son nécessaire de broderie pour terminer un réticule pour Émilienne. Elle me demanda mon avis sur ce petit sac de tissu spécialement réalisé pour s'accorder à la belle robe de soie qu'elle avait offerte à sa fille pour une réception. Entre le monde de tante Augustine et le mien, un fossé se creusait. Je la félicitai et fermai les yeux.

Par quelle curieuse coïncidence, Albertine de Villeprieux me conviait-elle à Paris au moment où, d'outre-tombe, ma nourrice me missionnait dans la capitale ? Sur cet étrange questionnement, je m'assoupis. Les « ooh » tonitruants du cocher faisant ralentir les chevaux, le grincement du frein sur la roue, annoncèrent le relais de Cosne-sur-Loire. On changea à nouveau notre attelage, condition sine qua non pour maintenir une bonne conduite de route. Augustine prit un panier de dessous son siège et proposa de partager de la terrine sur du pain frais, accompagnée d'un vin de Loire.

— Il n'est pas correct que deux dames déjeunent à l'hôtellerie du relais, mais cela ne nous empêche pas de nous sustenter avec nos produits. Votre père a réglé les frais de repas de notre cocher. Mais, je l'ai prévenu, pas plus de vingt minutes à table, mon amie Solange nous attend avant la tombée de la nuit.

Après huit heures de route fatigantes, cette halte me reposa. Depuis longtemps je n'avais pas aussi bien dormi. Le lendemain matin, tante Augustine m'accompagna à la cure de Briare ; le père Antoine fut mon deuxième protecteur. Jusqu'à Nemours, monsieur le curé lut en me laissant somnoler. Il m'offrit le gîte et le couvert dans sa

maison familiale. La femme de chambre vint me réveiller de bonne heure pour le dernier parcours en malle-poste, sans chaperon, ce que j'avais négocié avec mon père. Je repartis avec un petit homme maigre et une femme imposante.

Sa robe de lainage beige à rayures rouges contrastait avec mes vêtements austères. Les plumes ornant le côté gauche de son chapeau chatouillaient les joues de l'homme qui les chassait comme des mouches. La tête de la voyageuse se cogna sur les parois de la voiture, à la suite d'une secousse plus forte. Elle poussa un cri, son compagnon sursauta en se dégageant du volume de sa jupe.

— La moune des jours et des jours ! Ça ne va donc pas cesser toute cette humidité ? Ah ! Pardi ça me donne faim ! Mais faudra ben attendre notre arrivée avec cette voiture qui a la danse de Saint-Guy, et cette pluie fine qui va verglacier, c'est sûr ! Léon, redresse-toi, tiens-toi ! C'est ce ch'min pâteux qui te rend tout mou ? Vous vous arrêtez en auberge ou dans la famille ? Voyager toute seule, pour une jeune femme ce n'est pas prudent.

La question me fit sourire car je ne voyais pas comment l'homme gringalet protègerait cette femme imposante.

— Je suis attendue à Paris.

— Paris ? On vient vous chercher, je l'espère pour vous. Nous ne sommes jamais allés à Paris, c'est trop loin, c'est trop sale, c'est trop bruyant. Notre fils y a passé deux ans, il croyait ben y dénicher la poule aux œufs d'or, il est revenu la tête basse de chez les Parisiens. Bast ! Maintenant, il songe à reprendre la boucherie. Hein Léon ? Heureusement pour nous, le voyage se termine au relais de Fontainebleau. On y arrivera le dos endolori avec cette route ! Mon frère marie sa fille, avec un bon parti. Hein Léon ? Oui, il a bien manœuvré le Louis pour son Agathe.

Elle formulait les demandes et apportait les réponses, lui se taisait, certainement habitué à cette façon de s'exprimer. Pour éviter de relancer la conversation, je tournai la tête vers la vitre et regardai le paysage. En ce début de mars, la nature sommeillait encore. Une poule effrayée vola au ras du sol pour échapper aux sabots des chevaux, ajoutant des caquètements retentissants aux bruits de la malle-poste. Je repris le cours de mes pensées en espérant que le roulis berçât mes compagnons de route et favorisât leur somnolence. Vœux exaucés car le couple m'offrit un concert de ronflements, concurrençant les claquements de fouet, les vociférations du cocher, les grelots des chevaux, les grincements des essieux, le fracas de la pluie qui augmentait d'intensité.

Un voyage en malle-poste ne laissait pas d'autres échappatoires que la réflexion, la rêverie, l'endormissement. Je touchai le daguerréotype, comment approcher Rose ? À ce que l'on disait, on se perdait à Paris. Est-ce que mon amie Albertine m'aiderait ? Ou bien le photographe dont le nom et l'adresse figuraient sur l'écrin ?

Je ne me souvenais guère de Rose, ma mère m'avait interdit de jouer avec elle car elle parlait très mal le français. Quand j'eus quatre ans et elle dix, nous nous vîmes rarement. Rose aidait aux travaux des champs, au blanchissage du linge, faisait du raccommodage pour la « Maison des Bonnes Dames de la Charité », il lui restait peu de temps pour s'amuser.

Comment allais-je l'approcher après toutes ces années de distance ? Les mots de Joséphine « *seule Rose peut vous dévoiler ce terrible secret* » annonçaient quelque chose de grave. J'avais quitté le domaine de Beauval et la douleur qu'il contenait, qu'apprendrai-je de plus dramatique ?

Au relais de Fontainebleau, le couple me souhaita une bonne fin de voyage pour tous les kilomètres à parcourir avant Paris. Fourbue, je sortis me dégourdir les jambes, la pluie ayant cessé. Le postillon, à veste verte aux parements rouges, tira le système ingénieux du marchepied à tiroir, placé horizontalement dans le plancher de la malle-poste. En se dépliant, il permettait de descendre de voiture plus aisément.

L'humidité me fit éternuer, le maître de poste me conseilla d'entrer dans l'auberge du relais, je déclinai l'offre, préférant respirer l'air frais plutôt que de me réchauffer dans une salle enfumée. Et surtout, je voulais éviter de m'exposer aux regards étrangers. Une jeune paysanne aux vêtements endimanchés vint à ma rencontre. Effarée, elle me parla à voix basse.

— Madame, je me nomme Marie Delecourt, je vois que vous voyagez sans femme de chambre, je peux vous servir. Je n'ai pas de passeport, j'ai quitté précipitamment la maison dans laquelle je travaillais comme bonne. Mon maître a essayé plusieurs fois de me prendre par force, par peur j'ai fui. Pour se déplacer, il faut avoir un passeport à l'intérieur en règle de moins d'un an. Je vous en conjure, dites au maître de poste que je suis avec vous, il n'osera pas me renvoyer en votre présence.

Lorsque j'avais annoncé à Mélanie que je l'emmenais à Paris, celle-ci avait éclaté en sanglots ; sa mère souffrante la réclamait à son chevet. La paysanne me paraissant sincère, propre, polie, j'acceptai cette femme de chambre que le destin m'envoyait. Le maître de poste, très affairé à cause d'un accident survenu près du relais, ne demanda pas les passeports. La malle-poste repartit. Une mère et son enfant se joignirent à nous. Je leur proposai de partager des sablés que la cuisinière du curé de Nemours m'avait offerts.

— Merci, mangeons ces excellents biscuits avant l'entrée dans Paris. Des amis, mon époux et moi-même, nous nous sommes promenés à Vincennes pour respirer l'air de la campagne, nous avons emporté des pâtés, des jambons, du pain frais, du vin, quelques fruits. Au retour, il nous restait quelques vivres dans le panier, celui-ci nous fut saisi et nous échappâmes tout juste au procès-verbal pour ne pas avoir déclaré des reliefs de repas ! Voilà à quoi s'amuse ces agents du fisc municipal ! Particulièrement scrupuleux, ils ouvrent les bagages, les fouillent sans état d'âme.

Villejuif, distant de huit kilomètres de Paris, se présentait comme un bourg de campagne menant à la route de Fontainebleau qui conduisait à la barrière d'Italie. Cette longue route, bordée de guinguettes, de cafés, d'auberges, apportait un contraste avec le village que nous venions de quitter. Attablés en plein vent et poussière, des hommes à l'allure misérable s'échangeaient des propos que le vacarme de la malle-poste ne permettait pas de distinguer, et qui sans doute auraient été hors de ma compréhension.

On approchait de la barrière d'Italie, le cocher fit ralentir les chevaux, on entra dans Paris. Je croisai le regard apeuré de Marie Delecourt et lui souris en gage d'apaisement. La voiture s'arrêta entre les deux corps de bâtiment de l'octroi, placés

l'un en face de l'autre, agrémentés de cinq arcades avec colonnes. Mes deux malles furent portées aux agents qui en ouvrirent une et ne touchèrent à rien, la refermèrent et dirent à un jeune homme qui venait d'arriver :

— C'est bon, elle peut partir. Et elle, est-elle avec la dame ?

L'agent pointait Marie Delecourt qui m'avait suivie, je la signalai comme ma femme de chambre. La petite malle de Marie Delecourt ne fut pas inspectée. Le jeune homme appela son cocher afin qu'il prît les bagages puis, ôtant son haut de forme, se présenta.

— Émile Damberville, pour vous servir. Madame de Villeprieux, dont je suis un ami, m'a demandé de vous accueillir et de faire en sorte que le passage à l'octroi se déroule le plus simplement possible. Quelques pièces de monnaie sonnantes et trébuchantes ont suffi. Bienvenue à Paris, nous entrons par le douzième et dernier arrondissement et nous quitterons Paris par la barrière de Passy après le quartier des Champs Élysées.

Émile Damberville nous aida à monter dans le landau, cette voiture à quatre places, dont les capotes avaient été rabaisées de sorte que la vue s'offrait complètement à nous. Notre accompagnateur nous proposa des couvertures car mars conservait une température hivernale. Le premier contact avec Paris bouscula mes représentations sur la capitale. Le landau constituait un détail insolite dans ce quartier populaire. Il fut arrêté par un troupeau de bœufs que l'on conduisait à l'abattoir. Des odeurs nauséuses nous assaillirent ; il fallut à force gestes chasser les mouches. La voiture repartit. L'air était saturé des fumées de charbon que crachaient de gigantesques cheminées. Un marchand vantait ses mottes à brûler en s'égosillant pour se faire entendre au-dessus des beuglements des bovins. Je fus prise d'une quinte de toux.

Un tonneau-urinoir¹, sur lequel était inscrit *Soyez généreux*, se tenait non loin d'une enseigne de teinture de cuir. Un homme se plaça devant le tonneau et satisfit la demande de générosité, je détournai la tête. Quelques mètres plus loin, un jardinier-fleuriste présentait des orangers, des rosiers de Chine, des iris bleus sur de grandes pancartes dont les délicats parfums s'évanouissaient dans les émanations nauséabondes environnantes. Ma toux dissipée, je m'adressai à Émile Damberville.

— Je m'imaginais Paris plus accueillant, plus lumineux, je ne vois que poussière et je sens des odeurs pires que celle des étables berrichonnes !

— L'entrée dans Paris par le quartier Saint-Marcel peut surprendre, mais ce douzième arrondissement comporte quelques édifices remarquables comme l'église Sainte-Geneviève. Quand nous sortirons de ce quartier, nous traverserons celui du Jardin du Roi, bien plus agréable. Paris n'a pas fini de vous étonner par ses différences.

Devant le jardin des plantes, nous respirâmes mieux. Émile Damberville nous montra le bâtiment du Cabinet d'Histoire naturelle. Le cocher dirigea le landau vers le quartier Saint-Jacques. Notre guide proposa un arrêt devant l'église Sainte-

1 Tonneau-urinoir : le teinturier utilisait de l'urine putréfiée mélangée à du vinaigre pour fixer les couleurs des étoffes et des cuirs.

Geneviève, j'admirai la façade principale avec ses six colonnes, son fronton sculpté qu'Émile Damberville pointa du doigt.

— Le fronton actuel a été réalisé sous Louis-Philippe. La statue féminine centrale distribue des couronnes aux hommes méritants, elle est entourée de la Liberté et de l'Histoire.

Nous repartîmes rapidement car il nous restait encore quelques quartiers à parcourir avant d'arriver à la barrière de Passy. Sur le boulevard du Mont Parnasse, devant la gare de l'Ouest, avec sa verrière entre les deux corps de bâtiment, Émile Damberville me demanda :

— En venant du Berry pourquoi n'avez-vous pas voyagé en train ? Cela vous aurait évité l'entrée dans Paris par le nauséabond quartier Saint-Marcel. Pourquoi ce long trajet en voiture hippomobile ? Au moins trois jours, n'est-ce pas ?

— Quatre, en comptant le parcours Saint-Amand-Montrond-Nevers. Albertine ne vous a donc rien dit à ce sujet ? Je ne prends pas le train parce qu'il a tué mon mari. Sommes-nous bientôt arrivés ?

Cette question simple, de bon sens de la part d'Émile Damberville, avait ravivé ma douleur. Je baissai mon chapeau un peu plus sur mes yeux afin qu'il ne vît pas les larmes que je retenais au bord de mes paupières. Émile Damberville, surpris, gêné, n'insista pas et changea de sujet.

— Avez-vous remarqué que, plus nous allons vers l'ouest de Paris, plus ce nuage de fumée se dissipe au-dessus de nous ?

Je répondis par un hochement de tête. Lorsque nous franchîmes le pont d'Iéna, le landau tourna sur la gauche quai de Billy pour arriver à la barrière de Passy avec ses douze colonnes, ses deux statues gigantesques représentant la Bretagne et la Normandie. Une charrette bloquait l'octroi. Émile Damberville descendit de voiture pour se renseigner.

— Le roulier a compté son chargement en nombre de cordes et non de stères, bien que la réglementation imposât ces derniers depuis le début du siècle. Les agents ordonnent le déchargement et la mesure du bois. Le voiturier a déclaré 15 cordes, mais cela fait 58 stères ! Malgré sa bonne foi, un agent est en train de lui dresser un procès-verbal.

Émile Damberville nous aida à descendre du landau. Je me retournai vers le chemin de halage. Deux envergeurs-pareurs discutaient entre eux, en attendant le prochain bateau dont ils dirigeraient les chevaux pour les faire passer sous les ponts, évitant ainsi tout obstacle ou tout accident. Émile Damberville pointa la Seine.

— Il y a quelques jours, une corde de halage, tirée par quatre chevaux, a saisi un vieil homme qui est tombé à la rivière. Heureusement, un autre promeneur, beaucoup plus jeune que lui, n'a pas hésité à se jeter à l'eau tout habillé malgré le froid pour le sauver. Je ne sais pas si, ce jour-là, les envergeurs-pareurs officiaient.

— Cela me fait penser au canal de Berry, mais en beaucoup plus grand !

— La charrette de bois s'en va. Pour nous, cela sera rapide, il suffit que je présente le permis de sortie que l'on m'a délivré à la barrière d'Italie. Nous ne sommes plus très loin, vous allez pouvoir vous reposer.

Nous entrâmes dans Passy le 8 mars en fin de journée. À la nuit tombante, j'aperçus des demeures à deux ou trois étages, des jardins, de magnifiques grilles en fer forgé, de belles allées conduisant à de magnifiques hôtels particuliers. Le landau monta sur les hauteurs de la ville, une brise glaciale me fit éternuer, je m'enveloppai un peu plus dans la couverture. La voiture s'engagea sur un large chemin pierreux éclairé par une suite de réverbères jusqu'au perron. J'entrevis sur la gauche la maison du gardien, sur la droite les écuries. Au bout de l'allée apparurent la belle façade en pierres de taille et les balcons en fer forgé de l'hôtel du couple de Villeprieux.

Chapitre 3 – Passy

Mercredi 9 mars 1853

Lorsque j'ouvris les yeux, la lumière du jour filtrait à travers les persiennes. La veille, je m'étais attendue à être accueillie par mon amie, mais la gouvernante m'avait annoncé « Madame est sortie, une bonne va vous conduire à votre appartement ». Émile Damberville m'avait souhaité une nuit reposante et avait pris congé. Rien ne me fut proposé après ce long voyage, même pas un verre de lait.

Au deuxième étage, je disposais d'un boudoir aux tentures soyeuses bouton-d'or, deux sièges capitonnés de ton sombre se faisaient face devant une table à ouvrage en acajou incrusté d'écaille et de nacre. Suivait en enfilade une vaste chambre dont le motif floral bleu sur fond blanc s'affichait sur le papier peint, la courtépointe du lit, la couverture d'un fauteuil crapaud ; seuls les rideaux de soie, d'un bleu uni, apportaient une touche de simplicité. Un cabinet de toilette attenait offrait une baignoire en zinc au décor de faux marbre, une chaise d'aisance en bois de palissandre, un bidet. Sur une coiffeuse en marqueterie nacrée, un ensemble vasque et broc de faïence me permit d'effacer la poussière sur mon visage.

Je sombrai dans un profond sommeil, interrompu quand Marie m'apporta du chocolat chaud avec des petits pains frais. Elle m'apprit qu'Albertine de Villeprieux retardait son accueil de bienvenue ; à cause d'un refroidissement, elle restait dans ses appartements. Lorsque je me rendis au rez-de-chaussée, je croisai Émile Damberville. L'air pressé il me salua courtoisement sans s'arrêter. Je songeai que les hôtes de cette maison se comportaient étrangement. Je n'avais pas encore rencontré le couple de Villeprieux et je n'apercevais dans la vaste demeure que la domesticité vaquant à ses obligations.

Je traversai un salon aux tentures vert empire. Un piano à queue, laqué noir à impressions dorées, s'imposait de façon ostentatoire sur ses pieds épais et tournés en balustres ; des poufs à la soie jaune, un fauteuil confident au velours cramoisi, un guéridon en acajou complétaient l'ameublement. Un rayon de soleil vint traverser le superbe lustre en cristal, orné de pampilles, le faisant scintiller tel un énorme bijou. La porte-fenêtre s'ouvrait sur une terrasse dominant un jardin à la française. Des parterres aux formes géométriques, des bassins, des fontaines, des bosquets s'offraient à ma vue.

J'avançai dans l'allée centrale ; de part et d'autre, des accès menaient aux différents massifs, des alignements d'arbustes taillés révélaient la précision d'un jardinier-sculpteur. Le gel de la nuit transformait un escalier d'eau en rivière de diamants. Je frissonnai, serrai mon mantelet de laine.

J'empruntai une tortille bordée de charmilles au feuillage marcescent, détail insolite dans cet espace soigné. Je pensai à cette curieuse invitation, je n'avais toujours pas rencontré celle qui en était à l'origine. Une voix me sortit de ma rêverie, je reconnus celle d'Émile Damberville sans en distinguer les paroles. Cachée par la haie et deux statues, j'hésitais entre signaler ma présence ou attendre. Ce que je j'entendis me dicta le second choix ; malgré la pierre froide d'un banc, je m'assis.

— Mon ami, ne soyez donc pas si scrupuleux ! Venir aux eaux avec nous la revigorera et quelle excellente couverture ! Ne faites pas cette moue-là ! Voyez comme je vous adore, comment j'organise notre voyage afin qu'il soit parfait.

La voix d'Albertine, reconnaissable à ses inflexions, me surprit. Sa présence en ce jardin contredisait le message transmis par Marie Delecourt. Émile Damberville enchaîna :

— Ma chère, vous êtes un parfait stratège ! Et si elle refuse ?

— Eh bien ! Nous ferons venir mademoiselle de La Roche-Cernay, laide comme un pou, tant pis pour vous !

Il s'ensuivit des rires, des roucoulements, le froissement d'une jupe. Témoin d'une situation ambiguë, je me figeai de peur de me signaler. Ce n'est que lorsque j'entendis leurs pas s'éloigner que je respirai profondément et fermai les yeux. Je voulus les rouvrir dans le parc du domaine de Beauval. Je me sentais si seule dans cet environnement inconnu, déconcertée par l'attitude d'Albertine.

De retour dans mon appartement, Marie me fit savoir que madame de Villeprieux reprenait des forces et priaît madame de Beauval de venir la rejoindre dans son petit salon. Vêtue d'un négligé de laine sur une crinoline ronde moins large que celle utilisée pour les jupes de jour, elle me reçut assise sur un fauteuil au bois doré. Elle ne se leva pas, me dispensant d'embrassades.

— Ah ! Ma chère ! J'ai pris froid hier soir au dîner chez les de La Chesnay-Rivaulière. Les tenues décolletées se portent lorsqu'un bon feu rougeoie dans la cheminée. Quelle humidité dans ce salon, même le lustre, sur lequel il manquait des chandelles, ne nous a pas réchauffés ! Ces nobles qui se targuent d'adopter la mode bourgeoise sans en avoir ni le goût ni les moyens, quelle misère ! Et leur domesticité, à croire qu'ils l'ont choisie chez les plus tordus !

Albertine confiait son tracas pour se procurer la femme de chambre idéale, ainsi que celle qui l'habillait. Elle ne comprenait pas d'où venait cette difficulté pour accorder ses tenues aux différentes situations.

— Me mettre une crinoline de voyage pour un dîner ! Ma chère, la domesticité ! Louis-Edouard ne s'en occupe pas, ce rôle me revient. Pas plus tard que la semaine dernière, j'ai renvoyé une bonne, une petite que j'avais accepté de prendre sur l'insistance de monsieur le curé, qui entre parenthèses se gava chez nous tous les mardis. Elle avait eu l'impertinence de natter mes rubans dans ses cheveux filasse.

La famille d'Albertine, comme la mienne, fait partie des gens aisés de province. Son père est propriétaire terrien et possède également un hôtel à Bourges. D'Albertine, j'avais gardé la vision d'une jeune fille rieuse, une amie, une complice de confidences. Mes souvenirs s'évanouissaient devant cette autre femme. Je lui demandais des nouvelles de ses parents.

— J'évite de me rendre dans ma famille, Louis-Edouard ne s'y sent pas à l'aise, nous ne naviguons pas dans le même monde. Surtout ne m'appelle pas Albertine devant lui, il ne le supporterait pas ! Il préfère Marie-Caroline, un prénom de reine. Marie-Caroline de Villeprieux correspond bien mieux à notre style !

Stupéfaite, je décidai de continuer à la nommer Albertine.

— Pour moi, vous resterez Albertine, amie d'enfance. Merci de votre invitation dans cette belle demeure. Vous m'avez indiqué dans votre lettre que votre époux revenait de Mulhouse avec de superbes indiennes, mais je ne l'ai point rencontré.

— Il honore rendez-vous sur rendez-vous. Vous avez fait la connaissance d'Émile, l'associé de Louis-Edouard, comment le trouvez-vous ?

Je saisis la nuance, il s'agissait d'Émile et non de monsieur Damberville.

— Charmant, tout à fait bien.

— Avez-vous apprécié son élégance ? Avez-vous remarqué ses yeux de velours ? La semaine prochaine nous nous rendrons aux eaux de Vichy. Nous y entendrons l'orchestre dirigé par monsieur Isaac Strauss, ce sera merveilleux...

— Vous partez... tous les... deux ?

Albertine éclata de rire.

— Non ! Cela ne peut se faire. J'ai besoin de votre aide.

— Mon aide ?

Sur mes gardes, j'employai un ton ferme. Elle ajouta du miel dans sa voix.

— Tu n'as pas deviné ?

Après le vouvoiement, le tutoiement revenait, stratégique.

— Que devrais-je donc saisir ?

— Je veux que tu viennes avec moi et Émile aux eaux à Vichy.

— Vous désirez me remarier ?

— Non ! Émile projette un beau mariage avec une demoiselle Walsteinberg de Fessenheim de la noblesse alsacienne, rencontrée à Mulhouse lors d'un dîner. Quand je dis « beau », ce n'est point pour la demoiselle, marquée par la petite vérole et maigre comme un clou. Non, sa famille a su évoluer et se diriger vers le monde des affaires. On nous marie et l'on perdrait le droit de s'amuser ? Entrevois-tu ce que je veux dire ?

Je perçus de l'agacement dans sa voix, je répondis par une moue signifiant mon incompréhension, mais je présageai la vilénie qui s'ensuivrait.

— Alors, je vais user de franchise. Si nous voyageons Émile et moi aux eaux, ce n'est pas convenable, une amie me servirait de paravent. Une personne qui pourrait faire accroire à un rapprochement entre Émile et elle-même. La vérité est ce que l'on donne à voir et non ce qui existe vraiment. Émile et moi sommes amants.

Dans le silence qui s'ensuivit, je me remémorais les paroles entendues dans le jardin. J'endosserais le rôle de contrevent en protection pour l'adultère d'Albertine.

— Après ces années d'absence, vous m'avez invitée dans ce seul but ? Toutes ces heures sur des routes chaotiques pour ce honteux stratagème ? Pourquoi moi ? N'avez-vous pas des connaissances qui auraient très bien pu jouer ce rôle de paravent ?

Malgré la sécheresse de mon propos, Albertine reprit calmement.

— Non, pas aussi bien que vous, Victorine. Vous êtes veuve, donc libre. Votre chagrin mérite que l'on s'occupe de vous et que l'on vous emmène vous refaire une santé à Vichy. Et puis, la plupart de mes amies, tout au moins celles qui me restent, goûtent également les joies du mariage. Une seule jeune fille se présente, d'une telle laideur que personne ne croirait à une entente entre eux d'eux.

» Ne me juge pas, Louis-Edouard se réserve aussi de bons moments. Prise de doute, un jour, j'ai fouillé dans ses appartements ; dans une de ses poches de redingote, j'ai découvert un billet tout à fait éloquent : « *Mon cher Loulou, quelle plaisir de te revoir, de sentir encore tes mains me tripoter partout, de s'enivrer de champagne, j'aime tant qu'il coule là où tu le bois.* » Mon cher Loulou ! Une moins que rien appelle Louis-Edouard Loulou ! Je me suis sentie libre d'agir à ma guise.

— Mais, cela fait seulement quatre ans que vous êtes mariés !

J'avais crié, Albertine mit son index droit sur ses lèvres, me faisant comprendre que les murs ont des oreilles. Elle se leva en s'approchant de moi, parlant à voix basse.

— Ah ! Oui, comme le temps passe vite ! Veux-tu que je te raconte ma nuit de noces ? J'avais demandé à Louis-Edouard de me chloroformer. J'avais tellement entendu de vilaines choses sur ce terrible moment ! Mais, il a refusé, il n'allait pas honorer une morte. Quelle horrible nuit ! J'ai bataillé, résisté comme un brave soldat, mais l'ennemi avait la force d'un lion. Il a fini par me transpercer avec une violence inouïe. À demi évanouie, ma chemise de noces déchirée, ensanglantée, il m'a dit : « Maintenant, vous êtes ma femme », puis il a dormi, moi pas. Depuis ce jour-là, je l'ai haï. Et toi ? Ta nuit de noces ?

Je me la rappelais. Eugène, avec patience, avait reporté la consommation de notre mariage en terre italienne, lors de notre voyage de noces. Et je n'en subis pas la façon guerrière décrite par Albertine.

Sans attendre ma réponse, elle ajouta qu'elle supportait les assauts de son époux quand elle ne pouvait pas refuser, celui-ci désirant un héritier. Elle se mettait alors en condition et en retirait des récompenses. Par exemple, le magnifique miroir vénitien du petit salon lui avait coûté deux nuits, sa tenue de bal en organdi et dentelle Chantilly avec un tour de cou en perles rares, trois. Mais elle faisait chambre à part pour des choses aussi futiles que l'organisation d'un dîner, qui ne méritait même pas un baiser sur le front.

— Je ne transige pas sur mes tarifs !

Le mariage d'Émile ? Ils s'en arrangeraient. La demoiselle lui apporterait une dot d'au moins quatre-vingt-dix mille francs, de quoi faire passer sa laideur ! Pour se rencontrer tranquillement, ils louaient un petit appartement dans le troisième arrondissement.

— Le plus drôle, Louis-Edouard règle les frais de notre nid d'amour, en finançant une partie sur les fonds pour mes toilettes, mes sorties, les dépenses de maison, la domesticité. Je lui en extorque toujours un peu plus. Alors, maintenant que tu sais tout, tu ne peux pas refuser de m'aider !

Albertine requérait mon adhésion au mensonge, au forfait d'adultère, en bonne amie. Elle ne me laissa pas le temps d'offrir ou non mon accord et enchaîna.

— Nous nous sommes encanaillés jusqu'à nous déguiser en peuple pour aller danser au Château Rouge ! Nous avons côtoyé des grisettes, des lorettes, Émile a obtenu un succès fou ! Comme nous nous sommes amusés ! Ces gens du commun savent se divertir !

— Des grisettes ? Des lorettes ?

— À Paris, il y a tout un monde qu'une bourgeoise de province méconnaît. Les grisettes sont ces jeunes filles couturières, des coquettes, des galantes. De temps en temps, elles se donnent à des messieurs argentés. Les lorettes résident dans le quartier de Notre-Dame de Lorette à Paris, elles font partie du demi-monde. Parfois, je les envie, quelle liberté !

— Se prostituer, vous appelez cela être libre ? Vous vous êtes déguisés, mêlés à ces gens ? Comment avez-vous pu vous immiscer dans cette ambiance ? N'avez-vous pas eu peur que l'on vous reconnaisse ?

— Ce que tu peux être province ! Au Château Rouge, une maison de bal en briques rouges, l'homme du monde approche le valet endimanché, la demi-mondaine et la grisette. Nous sommes méconnaissables, Émile en ouvrier, très mignon en casquette, et moi en lingère, presque nue ! Nos déguisements rangés dans notre petit nid d'amour nous permettent bien des folies. C'est là que je vis ! Tiens, pour te remercier, je t'emmènerai dans notre lieu secret, sans Émile bien sûr. J'ai confiance en toi, tu es bonne fille, comme disent nos paysans du Berry. Comme je jalouse ton statut de veuve : se marier avec un beau parti et devenir rapidement libre !

— Envier ma douleur, l'absence irréversible ? Vous ne prenez pas la mesure de votre propos !

La coupe était pleine, je ne me contenais plus. Je m'apprêtais à quitter le salon mais Albertine enchaîna :

— Ton mari, Eugène de Beauval, qu'allait-il donc faire à Paris ? Ces bourgeois de province qui montent à la capitale pour rendez-vous d'affaires ! Le chemin de fer facilite maintenant les déplacements !

Choquée, je restai muette. La boule d'angoisse réapparut ; la cause n'en fut pas seulement l'ignominie de ces paroles acerbes, prononcées avec moquerie. Je me souvins avoir été soupçonneuse. Eugène avait projeté un voyage à Paris, je lui avais proposé de l'accompagner, il avait refusé de manière énergique. Il s'agissait d'un rendez-vous entre hommes pour vendre des chevaux et il ne désirait pas me mêler à cette entrevue commerciale. Je n'avais pas insisté mais le doute s'était installé.

L'accident mortel avait, pendant un temps, effacé les mauvaises pensées. Puis, celles-ci avaient ressurgi, tel du poison distillé au compte-gouttes, jusqu'au jour où, cherchant mon père, j'entrai dans son bureau. Son absence aurait dû me dicter de sortir, mais je fus attirée par une lettre émanant d'une bijouterie de la rue Vendôme à Paris. La correspondance révélait que le joaillier s'étonnait du fait que Monsieur Eugène de Beauval n'ait pas retiré le collier commandé pour son épouse. À côté de cette réclamation, un courrier de mon père exprimait son regret ; le mari de sa fille avait été mortellement touché dans l'affreux accident du train Bourges-Paris. En tant que tuteur de Madame de Beauval, Maître Hermant préférait, après moult réflexions, annuler ce présent. Offert d'outre-tombe, il risquait fort de troubler sa fille, déjà tellement fragilisée par ce deuil. Charles-Alexandre Hermant comptait sur la compréhension du bijoutier.

J'étais sortie de la pièce en pleurs. Eugène avait péri dans ce train pour ce cadeau, Albertine ravivait le sentiment de culpabilité qui me tenaillait. Je parvins à répondre d'une voix à peine audible.

— Eugène s'était rendu à Paris afin de m'offrir un bijou pour notre deuxième anniversaire de mariage.

Albertine ouvrit la bouche sans qu'aucun son n'en sortît et la referma, comme les carpes du bassin au domaine de Beauval, ces poissons vivant en eau trouble. L'arrivée d'une domestique, demandant à Madame de Villeprieux de rejoindre son époux rapidement, mit fin à la conversation.

J'ôtai mon chapeau, mes bottines et je me laissai tomber dans un fauteuil, étendis mes jambes et fermai les yeux. J'essayai de faire le vide dans mon esprit, mais l'incongruité de la proposition d'Albertine m'offusquait.

En répondant positivement à son invitation, je m'étais attendue à du réconfort, de la douceur, de la gentillesse dans cette période douloureuse de deuil. Au contraire, Albertine ne m'offrait que participation à des manigances, des mensonges, faisant de moi sa complice d'adultère ! Désappointée, abattue, j'appelai Marie afin que l'on fît monter de l'eau chaude pour un bain.

Cela se présentait comme rédhibitoire, je ne me prêterai pas au jeu dans lequel Albertine voulait m'entraîner. Seulement, si je refusais de la suivre, la décence m'obligeait à quitter l'hôtel des Villeprieux. Mais, je ne retournerai pas dans le Berry avant de connaître le secret de Rose Bedu. Mes pensées m'orientèrent vers le photographe qui avait réalisé son daguerréotype. Dès le lendemain, je me rendrai à son atelier. Avec un peu de chance il m'apportera de l'aide. À ce moment-là, j'étais loin de me douter que cette visite allait déclencher une succession d'évènements bouleversant ma vie.

Chapitre 4 – À Rome, fais comme les Romains

Jeudi 10 mars 1853

Le couple de Villeprieux étant sorti avec la berline, j'empruntai le landau. Le cocher Auguste installa les deux capotes car l'air glacial n'incitait pas à garder le nez au-dehors. Je me calai dans le fond de la banquette ; mon esprit revenait à Albertine de Villeprieux et son invitation-piège. Mon ressenti oscillait entre la colère et la désillusion. En lieu et place de joyeuses promenades, d'amicales confidences, perfidie et stratagème honteux m'avaient été proposés. Mon père avait pensé que cet intermède parisien me distrairait... S'il savait qu'il renforçait ma solitude, mon malaise.

Auguste se retourna et m'informa que nous approchions de la rue des Beaux-Arts. Il arrêta la voiture devant le numéro six. La concierge m'indiqua l'atelier photographique tout en haut de l'immeuble. Après une longue montée d'escalier, au dernier palier, sur une porte vernie une plaque en laiton annonçait : Hippolyte Carpentier – Artiste-photographe – Portraits avec ou sans retouche – Peinture des épreuves – Scènes de famille – Photographies post-mortem.

Un homme aux cheveux gris, légèrement voûté, m'accueillit. Il se présenta : Honoré Constantin, assistant de monsieur Carpentier. Celui-ci, parti en urgence chez un client pour un daguerréotype funéraire, arriverait d'un moment à l'autre. En l'attendant, il me proposa la visite des lieux.

— Ce salon de pose surplombe les maisons environnantes, aucun reflet en provenance du voisinage ne gêne la prise de vue. Observez les côtés et le plafond en verre laissant pénétrer la lumière solaire, toute la pièce en est inondée. Cependant, selon la scène à photographier et les saisons, nous pouvons la diminuer grâce à un système de stores plus ou moins opaques, que nous manipulons avec des poulies. Les vitres légèrement bleutées réduisent le temps d'exposition au soleil et rendent moins pénible la séance de pose.

Le spacieux salon offrait le recul nécessaire à Hippolyte Carpentier pour recueillir des instants de vie dans son appareil. L'assistant insistait sur l'importance de ne point l'encombrer. On emmagasinait dans une pièce attenante tous les accessoires indispensables à la composition des différentes séances.

— Monsieur Carpentier exige que les draperies, les décors, les grands miroirs à bascule, les appareillages permettant d'obtenir l'immobilité parfaite des clients, les tentures, les sièges, soient rangés après chaque prise de vue. Libéré de choses inutiles, égayé par quelques objets d'art et des fleurs qu'il fait livrer régulièrement, ce salon offre un aspect tranquille, agréable, dans lequel nos clients se sentent à l'aise.

Honoré Constantin pointa, sur une estrade, un fauteuil muni d'un appui-tête évitant à la personne photographiée de bouger pendant le temps de pose, différent selon l'intensité de la lumière et les saisons. À Paris, cela pouvait prendre trois à quatre minutes en juin et juillet, sept à huit en avril et septembre, plus en hiver. Pour des photographies en demi-teinte, on atteignait vingt minutes, même en plein été.

L'odeur âcre des produits chimiques me fit tousser. L'assistant m'invita à attendre dans un petit salon. Sur une table basse, une série de daguerréotypes montraient aux visiteurs l'éventail talentueux du photographe : des scènes de mariage,

des communiants, un bébé en robe de dentelle, des bourgeois dans leur intérieur richement décoré, des sourires, des mines un peu sévères, des raideurs dans la pose.

Une boîte contenait des daguerréotypes post-mortem. Un garçonnet, assis sur un cheval de bois, fixait l'éternité de ses yeux grand ouverts. Une jeune fille, maintenue debout par un appareillage, aux bras plaqués de chaque côté du corps, la chevelure tirée en arrière, à la robe sans un faux pli, semblait apprêtée pour une ultime sortie dans le monde. Une mère tenait dans ses bras son bébé au sommeil éternel. Je songeais que ces morts photographiés restaient vivants malgré tout. Je ne possédais ni photo ni peinture d'Eugène, combien de temps le garderai-je intact dans ma mémoire ? Un bruit d'appareil que l'on posait annonça Hippolyte Carpentier.

— Quelle joie d'accueillir une aussi ravissante personne après ce que je viens de vivre ! Le mort trop grand glissait du fauteuil à sangles, ce ne fut pas très aisé de l'amarrer. Pourtant, je me suis procuré à Londres des appareils spécialisés pour la photographie post-mortem. Mais, excusez-moi ces sinistres détails. Que puis-je faire pour vous être agréable ?

Je lui tendis l'écrin, lui expliquai que je recherchais Rose Bedu. Il me fixa, j'en fus gênée.

— Qu'y a-t-il ? Peut-être, je vous importune.

— Non, aucunement...

Hippolyte Carpentier me demanda un instant d'attente, j'entendis un bruit de choses déplacées, d'objets tombés à terre, et il revint avec un registre.

— Excusez-moi pour ce charivari, je me suis empêtré les pieds dans du matériel mal rangé.

Il tournait lentement les pages du grand cahier, comme s'il voulait retarder le moment de découvrir le nom de la blanchisseuse.

— La voilà ! Je me souviens maintenant. Jules Ducoroy, un comédien de ma connaissance, avait sollicité mes talents à l'occasion de l'élection de la reine du lavoir du Temple, lors de la fête des blanchisseuses. Mais qu'y a-t-il de commun entre cette Rose Bedu et la jeune femme distinguée, élégante, en face de moi ?

— Rose Bedu est la fille de ma nourrice qui vient de mourir. Avant son décès, Joséphine Bedu voulait me confier un secret ; malheureusement, à mon arrivée les porteurs sortaient de l'église pour l'emporter à sa dernière demeure. Par l'intermédiaire du curé de Dun-le-Roi, elle m'a transmis un message post-mortem : Rose détient ce qu'elle n'a pu me dire. Je ne connais pas Paris, je ne sais pas comment me rendre au lavoir. Et la blanchisseuse, que va-t-elle penser de ma démarche ? Ne vais-je pas provoquer de la suspicion ? Le sixième arrondissement, est-ce loin de Passy ?

— Un secret ? Détenu par une lavandière ? Votre histoire mériterait d'être interprétée sur le boulevard du crime !

— Boulevard du crime ?

— C'est le nom donné au boulevard du Temple car, dans la plupart des théâtres, on y joue des pièces mélodramatiques. Pour approcher cette blanchisseuse, adoptez ma devise : « À Rome, fais comme les Romains. » Selon les familles, les personnes que j'aborde ou l'objet de la demande, je porte des vêtements adaptés aux circonstances. Aujourd'hui, vous me voyez en jaquette, au bal de la Mi-Carême, je la

troquerai pour un habit plus souple, plus gai. Si vous m'en croyez, adoptez la tactique du caméléon.

Hippolyte Carpentier me montra comment me rendre au nouveau lavoir moderne du Temple. Il m'indiqua que Passy et le sixième arrondissement étaient éloignés l'un de l'autre, mais les cochers de fiacre connaissaient bien la capitale. Et puis, l'expérience de l'omnibus, avec ses nombreux arrêts, permettait de se faire une idée des divers quartiers et de leurs différences. Il fut dérangé par son assistant et s'absenta quelques instants. Quand il revint, il m'observa.

— Peut-être que pour contacter Rose, il serait plus pertinent de joindre Jules Ducoroy car je ne vous vois pas entrer dans un lavoir. Il se tient souvent au café des Mousquetaires, boulevard du Temple.

— Aller dans un café, seule ? Cela se fait à Paris ?

Le photographe me sourit, me proposa son assistance pour le café des Mousquetaires. Je désirais obtenir des conseils pour quitter Passy mais j'hésitais. Pouvais-je me fier à ce jeune homme que je ne connaissais pas ? Je me retirai sans formuler ma demande. Pendant le retour, je songeai à sa recommandation : adopter la technique du caméléon pour s'harmoniser aux circonstances, aux gens, aux lieux.

Alors que je ne savais pas comment me procurer un hébergement le temps de joindre Rose, Albertine m'annonça qu'Émile ne partait plus à Vichy. Son futur beau-père le requérait en Alsace pour finaliser certains détails du mariage. Elle s'épargnait donc la recherche de *paravent* et m'octroya la clef du *petit nid d'amour*.

— Le loyer court encore sur un mois pour ce logement petit mais bien situé, très mignon dans un beau quartier. Pour ta femme de chambre, il y a une chambrette sous les combles au numéro vingt. Je te remets l'adresse et le numéro de l'appartement, avec la clef dans ce réticule dont je ne me sers plus. Quand tu n'en auras plus besoin, ne la donne pas à la concierge, elle pourrait loger n'importe qui dans la place, jette-la dans la Seine.

En m'offrant cette hospitalité parisienne, j'interprétei qu'elle me donnait congé, en me rendant complice d'un secret qui serait gardé. J'avais accepté car cela résolvait deux problèmes : mon hébergement et la tenue de lingère pour approcher Rose au lavoir moderne du Temple, en respectant la devise « À Rome, fais comme les Romains ». J'avais exclu le café des Mousquetaires en pensant m'adresser directement à Rose, sans intermédiaire, et cela m'évitait la gêne de pénétrer dans ce genre d'établissement.

Après mes études en internat, j'avais quitté la tutelle de mon père pour celle de mon mari. Mon veuvage m'accordait la possibilité de me promener en landau dans Paris sans chaperon. Cette échappée parisienne m'octroyait un espace de liberté, cependant vite rétréci par la culpabilité qui s'y alliait.

Vendredi 11 mars – Le « petit nid d'amour »

Avant de quitter Passy, je visitai l'appartement d'Albertine. Il se composait d'un salon aux tentures moirées avec une méridienne au tissu fleuri, un fauteuil de velours brun, un guéridon en marqueterie sur lequel reposait un plateau en argenterie. Suivait en enfilade une chambre avec son cabinet de toilette comportant une baignoire en

zinc. Dans la chambre, la largeur du lit m'étonna : trois personnes pourraient y dormir. La hauteur du plafond autorisait un baldaquin aux rideaux en toile de Jouy rose à décor champêtre. Le même tissu recouvrait le dessus du lit, un fauteuil crapaud, les tentures occultant la fenêtre. Le papier peint reprenait ce style dont le ton rouge avait pâli à la lumière du jour. Une armoire en acajou apportait une touche sombre dans ce décor de boîte de bonbons. En l'ouvrant, je remarquai les *vêtements de sortie*.

J'entrepris ma transformation ; Albertine se sentait nue en lingère, j'eus également ce sentiment. J'ôtai ma robe, mes deux premiers jupons, ma crinoline, mes deux autres jupons du dessous et mon pantalon. Seulement revêtue d'une longue chemise, d'un corset plus élastique que le mien, de deux jupons épais, d'une jupe en grosse toile grise avec son corsage de cotonnade et d'un châle en laine, oserai-je sortir si peu habillée ?

Je m'y résignai, ce serait l'affaire d'un jour ou deux, comme un jeu. Je me dévêtis à nouveau pour remettre mes propres vêtements ; je laçais facilement mon corset car nul besoin de le serrer, ma crinoline de voyage s'attachait sans aide. Alors que je terminais, on frappa à la porte palière. Je sursautai, demandai un instant, je me recoiffai et ouvris la porte. La concierge me proposait la possibilité d'un bain. Étonnée, je déclinai l'offre en la remerciant.

Je décidai de repérer la station d'omnibus pour ne pas la chercher, vêtue en lingère. En descendant les escaliers, je me demandais comment, dans sa petite maison, la concierge chauffait toute l'eau d'un bain. Dans mes rêveries, je bousculai une femme qui montait. L'exubérance de sa tenue aux couleurs vives tranchait avec la mienne ; de son chapeau, des fleurs en tissu et de nombreuses plumes virevoltaient en cascade. Un fort parfum de vanille s'échappait de tout cet attirail. Je lui présentai mes excuses, elle pointa son index vers moi.

— Ah ! Je n'y avais pas songé, c'est vraiment une bonne idée une tenue de veuve ! J'y penserai !

Interloquée, je restai sans apporter de réponse, de toute façon inutile, car la femme était déjà repartie dans un tourbillon parfumé, en riant et répétant la bonne idée. Je pensai que cette ville contenait des gens bizarres et, surtout, je ne comprenais pas en quoi des vêtements de deuil constituaient une bonne idée de tenue. Était-ce pour un bal costumé ? Si cela était le cas, ce choix était déplacé et non respectueux pour toutes les personnes dans cette situation.

Mardi 15 mars

Le couple de Villeprieux en voyage en Alsace, Albertine m'avait proposé de rester encore quelques jours à Passy, d'utiliser le landau pour des promenades. Le secret de Rose s'interposait sans cesse dans mon esprit, m'empêchant de profiter pleinement du luxueux hôtel des de Villeprieux. Je profitai peu de cet espace de liberté soudainement offert.

L'installation rue Notre-Dame des Victoires se fit de manière simple et facilitée par l'aide d'Auguste que quelques pièces de monnaie motivèrent. Marie Delecourt rapporta son contentement de quitter Passy où régnait une ambiance de jalousie, de tromperie entre les domestiques. Je ne pus la loger dans la chambrette sous les

combles. Nombre d'objets crasseux s'y entassaient, un rat dérangé se sauva pour une cachette plus sûre. J'éprouvais une répulsion à laisser Marie dans ce taudis. Il fut convenu qu'elle dormirait sur la méridienne du salon.

Albertine de Villeprieux avait mentionné la petitesse de l'appartement, mais où les repas des locataires étaient-ils cuisinés ? Marie Delecourt, reconnaissante, déclara que le manque de cuisine ne lui posait pas de problème. Paris fournissait probablement de tout, à toute heure.

Chapitre 5 – Le lavoir

Vendredi 18 mars 1853

Entre mon installation rue Notre-Dame des Victoires et ma décision de me rendre au lavoir, de nombreux moments de doutes m'assaillirent. Albertine m'avait dit qu'elle se sentait presque nue dans cette tenue de lingère ; j'éprouvais la même impression et j'envisageais à grand-peine de franchir le seuil de l'appartement ainsi vêtue. La fille de ma nourrice ne rirait-elle pas de moi ? Ne prendrait-elle pas ce déguisement comme une moquerie ? Enfin, après bien des hésitations, j'effectuai une reconnaissance au lavoir moderne du Temple pour m'éviter de chercher le lieu quand j'irai rencontrer Rose, en lingère.

La difficulté fut de revêtir le travestissement d'Albertine, de me rendre auprès des blanchisseuses et de revenir rue Notre-Dame des Victoires sans la présence de Marie. Au matin, je lui organisai plusieurs courses en l'engageant à prendre son temps car moi-même je rentrerai tard. Je lui donnai quelques francs supplémentaires afin qu'elle pût se choisir un cadeau parisien.

Je mis la tenue de lingère, me conditionnai pour sortir. Si elle ne me couvrait pas vraiment, par contre je reconnus qu'elle n'entravait pas mes mouvements. Je descendis les escaliers de manière bien plus alerte qu'avec la crinoline et ses jupons.

Je me rendis à l'arrêt de l'omnibus en faisant attention de ne pas glisser sur le verglas. Je maintenais fortement le châle qui ne me protégeait pas aussi bien que mon mantelet de laine. J'esquivais le regard des gens, surtout des hommes dont je sentais l'observation à travers ces habits si minces. J'avais hâte de descendre de voiture ; je me concentrai sur le parcours en comptant le nombre de stations. Cela m'évitait de penser au secret de ma nourrice.

Une haute cheminée dominait le lavoir moderne du Temple qui comportait trois entrées. Lors de mon repérage, on m'avait indiqué celle de gauche réservée au blanchissage. À droite, on accédait aux bains ; au milieu, l'espace offrait deux grandes salles d'attente, un vestibule, un bureau, une lingerie. Je fus étonnée de la nouveauté de l'établissement, à Saint-Amand-Montrond, le lavage du linge s'opérait au bord de la Marmande.

La surface, divisée en compartiments disposés dos à dos, démontrait l'innovation technique. Chaque place comprenait une auge en trois parties : la première pour la lessive, garnie en zinc et recouverte d'une plaque de marbre, la deuxième pour le lavage et la troisième pour le rinçage. Des robinets fournissaient à volonté de l'eau froide ou chaude et de la vapeur.

À la droite de l'entrée se tenait le bureau du maître de lavoir. Sur sa table, un grand registre était ouvert avec le nom des clientes, leurs heures d'arrivée et de départ, le coût de la place. Derrière lui, des tablettes supportaient des pains de savon, des brosses de chiendent, des bouteilles d'eau de Javel, des boîtes de bleu pour le lazurage. Sur sa blouse, une broderie indiquait : Monsieur Justin, Maître de lavoir.

— Vous connaissez les tarifs ? Où il est vo't linge ?

Il me détailla de la tête aux pieds. Je me sentis rougir.

— C'est avec ces jolies bottines que vous allez patauger dans l'eau savonneuse et l'eau de javel ? M'a tout l'air que vos mains ont pas beaucoup donné d'coups d'battoir !

Je les cachai derrière mon dos, respirai péniblement et articulai une réponse entrecoupée de toux.

— C'est que je suis lingère.

— Ah ! Oui ?

Le ton moqueur de monsieur Justin renforça mon malaise. Je m'étais conditionnée en prenant ma venue au lavoir moderne du Temple comme un jeu, mes premiers pas auguraient tout autre chose.

— Je voudrais voir Rose Bedu.

— L'est point v'nue c'te jour ! Peut-être que la Louise, la p'tite rousse au bout d'la rangée, vous en dira plus que moi.

Comme je me retournais vers la salle, il insista :

— Celle au nez à la r'trousse, à côté d'la grande brune.

Les joues en feu, mon rythme cardiaque s'accélérait, je me dirigeai vers Louise. Les battoirs martelaient le linge mouillé, les passages de la brosse de chiendent sur les toiles de chanvre, de lin, de métis, les voix fortes des blanchisseuses qui chantaient pour se donner du cœur à l'ouvrage, tous ces bruits mêlés m'étourdissaient, l'ambiance humide me suffoquait.

Assise sur un banc, une fillette maigre triait, à terre, des chaussettes et des bas d'un côté, des chemises d'homme d'un autre, celles des femmes à part, des mouchoirs et des torchons ensemble. Elle reniflait et s'essuyait de temps à autre le nez sur sa manche de chemise. Des tas et de l'enfant s'exhalaient des relents de corps sale, de linge crasseux, que les vapeurs du lieu renforçaient. J'en eus un haut-le-cœur.

Devant moi, des blanchisseuses de tous âges s'agitaient. Une moiteur, imprégnée de l'odeur âcre de l'eau de Javel, de la sueur des femmes, m'irrita la gorge, me fit tousser. J'avancai prudemment, les semelles en cuir de mes bottines glissaient sur le sol mouillé des lavures savonneuses, javellisées. Je remarquai que les lavandières portaient des sabots et perçus leurs regards sur moi, chaussée comme pour aller au théâtre. Je me sentais aussi à l'aise sur ce terrain inconnu qu'un poisson dans une rivière asséchée.

Quand Louise releva la tête, je découvris ses yeux bleus dans un visage parsemé de taches de rousseur ; des boucles dorées échappées du bonnet de coton égayaient ses tempes. La grande brune posa sa brosse de chiendent, m'examina et m'adressa un sourire narquois. Au moment de parler, j'avalai ma salive de travers et déclenchai un accès de toux qui me fit pleurer et attira l'attention sur moi. Une femme aux cheveux gras interpella le garçon de lavoir :

— Eh ! Roland ! Tape-lui dans l'dos, elle s'étouffe la jolie !

J'éprouvais une envie folle de courir vers la sortie et de m'enfuir loin, très loin. La voix enrouée, je m'adressai à la jeune rousse :

— Bonjour, je cherche Rose Bedu. Monsieur Justin m'a dit que vous pourriez peut-être me renseigner.

Elle prit un moment avant de me répondre et je fus encore détaillée de pied en cap.

— Et qu'éc tu lui veux à la Rose ? J't'ai jamais vue dans l'quartier ! T'es d'où ?

— Du Berry comme Rose. Sa mère malade m'a donné des mots pour sa fille.

— Depuis hier elle joue les filles de l'air, et on doit jaspiner sérieusement toutes les deux.

— Vous savez où elle habite ?

— Oui, je connais sa piaule, on va s'expliquer.

— Puis-je venir avec vous ? C'est important.

À nouveau toisée, je dus remplir l'examen de façon positive car la jeune rousse acquiesça. Cependant, pour se libérer plus vite, elle me demanda de l'aider. Ma duperie me jouait un mauvais tour. J'avais vu les lavandières œuvrer au bord de la Marmande, mais la manière dont le linge se traitait m'était étrangère. J'expliquai qu'en tant que lingère, je ne m'occupais pas du blanchissage chez mes patrons. Néanmoins, j'acceptai de frotter des petites pièces. Louise me confia une brosse. Je la passai sur une chemise sans insister, la jeune rousse s'en aperçut.

— T'es pas douée pour la lessive avec tes mains d'bourgeoise ! Et j'me d'mande comment tu travailles le plissé au repassage avec tes ongles rongés !

La grande brune ajouta :

— Laisse tomber, Louise, tu vois ben qu'c'è une graillonneuse !²

Si je ne comprenais pas le mot, le ton m'en disait long. Je crus que les blanchisseuses avaient repéré ma fausse identité ; j'inventai une histoire vraisemblable.

— Je suis lingère. Mes parents sont morts quand j'étais enfant et j'ai été élevée dans un orphelinat. Je ne sais pas tout de la vie.

Je ressentis la honte du mensonge, mais celui-ci m'accorda la compassion de la jeune rousse.

— T'as qu'à t'occuper des mouchoirs, moi, j'prends la nappe on f'ra les ch'mises après. Tu connais la Rose mais toi, c'est quoi ton nom ?

Je n'avais pas prévu d'identité de lingère, je pensai à Marie et y ajoutai celui de Jacquelin qui me venait à l'esprit. Du bout des doigts, je soulevai un mouchoir qui trempait dans l'eau de Javel, des taches brunâtres résistaient. Avec dégoût j'entrepris de le brosser. À quoi songeraient mes gens du domaine de Beauval en me voyant faire ? Ils me supposeraient folle ; quelle personne sensée possédant terres et biens irait frotter du linge sale dans un lavoir parisien ?

Louise m'observait du coin de l'œil, je terminais mon deuxième carré de tissu quand elle finit la nappe et alla la porter dans un bassin de rinçage pour les grosses toiles. Quelques instants plus tard, elle m'appela mais je ne levai pas la tête au prénom de Marie.

— T'es sourde ? Viens m'aider à essorer !

Le tissu épais mouillé fut lourd dans mes mains.

— Ah ! t'es vraiment pas faite pour le linge !

2 Graillonneuse : femme qui vient laver son linge sans être du métier, dans l'argot des blanchisseuses.

Louise nettoyait une deuxième nappe pendant que mes mouchoirs restaient dans le seau. L'odeur forte de l'eau de Javel me procurait des nausées, me piquait les yeux ; mes jambes ne me portaient plus, je chavirai, me retins au bord de l'auge à laver.

— J'ai la tête qui tourne.

Afin que ma remarque fût crédible aux yeux de la jeune rousse, j'ajoutai :

— Chez nous, dans le Berry, la lessive se fait dehors, à la rivière. Ici, j'étouffe.

— C'est pourtant le lavoir le plus moderne de Paris, c'est une chance d'être là. C'est pas comme les filles sur les bateaux-lavoirs, par tous les temps. Bon, t'as qu'à t'mettre au bassin de rinçage, y fait plus frais, prends ce drap.

Le gros tissu de chanvre ruisselant, terriblement lourd, s'égouttait sur mes bottines déjà humides. Je m'aidai de mes bras pour le contenir, il mouilla ma chemise. J'observai autour de moi pour reproduire des gestes que je ne connaissais pas. Une fillette vint à mes côtés avec des rideaux encore sales qu'elle entreprit de plonger dans le bassin. Louise arriva en trombe, les mit rageusement au sol et gifla l'enfant. La petite fille se rappellerait que le bac de rinçage s'utilisait strictement pour le linge propre.

L'eau fraîche me requinqua un peu. Je déployais des efforts pour me montrer à la hauteur de la tâche mais je manquais de force pour l'essorage. Les muscles de mes bras douloureux, mon dos martyrisé, une crampe dans ma main droite, je m'interrompis. Louise arrivait avec une grande nappe imbibée d'eau de Javel.

— Qu'est-ce que t'as ?

— Mon dos me fait affreusement souffrir et ce drap pèse lourd.

— Pauvre petite ! C'est pas moi qui t'embaucherais !

Agacée, oppressée, je lui aurais bien répondu que je ne souhaitais pas devenir blanchisseuse ; je me contentai de resservir mon histoire de lingère habituée à des travaux moins pénibles. Louise soupira, haussa les épaules, me remplaça en me laissant les pièces légères dans l'auge réservée au rinçage. Seule la nécessité de rencontrer Rose me maintenait au lavoir, comme clouée sur le sol de cet endroit irrespirable. Une migraine renforça mon malaise. Alors que je me sentais au bord de l'évanouissement, Louise m'annonça que nous en avions terminé avec le lavage. Je portais péniblement deux seaux, Louise ne paraissait pas gênée par le poids des siens. Elle me vanta les mérites du nouvel étendoir.

— C'est vraiment moderne ici, pas besoin de suspendre le linge sur des fils en levant les bras.

Louise étendit les lourdes pièces sur de vastes tiroirs, me laissant les plus légères.

— On se croirait en plein été, pas vrai ? C'est grâce aux chaudières en fer, à côté. J'suis allée voir comment ça marchait. Il y a un très immense réservoir d'eau et trois grands foyers pour la faire chauffer dans les chaudières. Quand les travaux se sont terminés à la fin de l'année dernière, tu penses bien que j'étais une des premières à demander une place. C'est l'avenir, tu trouves pas ? C'est bien mieux qu'ta rivière ou les bateaux-lavoirs sur la Seine ! Ça aide, le modernisme. Mais, qu'est-ce que tu fabriques ? T'es même pas capable d'étendre du linge léger ! D'où tu sors ?

Ma technique pour le placer sur le tiroir à sécher ne correspondait pas à celle de Louise.

— Ah ! T'es vraiment une bonne à rien ! Y faut r'tourner dans ta campagne reprendre des chaussettes !

Sa réflexion fut accompagnée d'un rire sonore ; avec agacement, elle vint rectifier mon travail inutile. J'avais hâte de sortir, de rencontrer Rose, de connaître ce secret. Je pensai à la phrase d'Albertine de Villeprieux : « Ces gens du peuple, ils savent s'amuser ». Après ses heures de labeur au lavoir, Louise possédait-elle encore de la vitalité pour se rendre dans des endroits comme le Château Rouge ?

Chapitre 6 – Une terrifiante découverte

En sortant du lavoir, je grelottai dans mes vêtements humides. Alors que la température avoisinait les trois degrés au-dessus de zéro, Louise ne manifestait pas de gêne. Malgré ses sabots, elle marchait vite. Je la suivais en peinant avec mes bottines mouillées. Nous évitâmes un gros crottin de cheval sur lequel nous aurions glissé. Je faillis renverser le précieux liquide d'un porteur d'eau, je reçus quelques jurons, j'exprimai de timides excuses et continuai d'avancer, saoulée par le charivari des cris des rues de ce quartier populaire. Une marchande de plaisirs surpassa le tumulte. Une poignée en métal qu'elle frappait sur une tablette en bois produisait un cliquetis qui attirait les passants.

— Voilà l'plai... sir, voilà... l'plai... sir! Ça n vaut qu'un sou! Pour vous messieurs, c'est tout croquant, pour vous mesdames, c'est tout sucré! V'là l'plaisir, croquez, croquez!

Louise s'arrêta en me regardant.

— Tu devrais m'en offrir un pour m'avoir fait perdre mon temps!

J'obtempérai, d'autant plus que j'adorai ces gâteaux en forme d'entonnoir.

— Mes jolies, voici les plus dorés, les plus croquants! Les plus odorants!

Elle reprit sa ritournelle d'appel aux gourmands. Le son de sa crécelle s'estompait quand une harengère, de sa gorge puissante, vint vanter la fraîcheur de ses poissons. La forte femme, aux joues rouges et nez violacé, répandait d'écoeürantes effluves de marée.

— T'aurais pas quelques sous pour un ou deux? Avec des patates, c'est du nanan!

Louise fut ravie de glisser dans son sac en toile de chanvre deux harengs poisseux. La harengère s'éloigna en réitérant la qualité de sa marchandise. La voix nasillarde d'une fripière envahit l'espace sonore, à son tour.

— Mesdames, mesdemoiselles! Des fripes! Des fripes pour toutes les bourses!

Elle tirait une charrette à bras dans laquelle des vêtements usagés s'entassaient. Elle me dévisagea et passa son chemin en continuant sa mélopée, agrémentée du grincement des roues de sa carriole.

— Ça t'change du pensionnat, hein?

Enfin, la Rotonde, vestige de l'enclos du Temple, se dressa devant nous. Des arcades bordaient le pourtour du bâtiment de forme oblongue, à deux étages. À l'intérieur, les boutiquiers louaient leur emplacement à prix exorbitant. En contrepartie, ils jouissaient encore des privilèges accordés à l'ancienne enceinte du Temple, comme être exemptés de certaines taxes. Les modistes y avaient leur carré bien à part.

Sur un des côtés de la Rotonde, un monde disparate fourmillait en venant chercher l'affaire du jour dans quatre hangars en bois. L'attention de Louise fut retenue par celui des tapis, des rubans, des gants et autres articles de deuxième, troisième main, voire plus. Les marchands de linge de maison suspendaient des draps à la broderie fatiguée, des nappes empesées dont l'amidon offrait à l'œil une fausse tenue.

Le blanchiment à l'eau de Javel répandait encore ses effluves irritants. Nous accélérâmes le pas devant les hangars du cuir et de la ferraille.

Sur un terre-plein, entre ces quatre halles et la Rotonde, le carreau se présentait comme un vaste fouillis de vieilleries : d'anciens blasons à la dorure passée, des habits usés, retournés, des bottes au cuir râpé, des chapeaux au feutre défraîchi, des robes rapiécées, des paletots aux plis cachant des taches indélébiles, des redingotes à la toile élimée, des bottines aux semelles disparues, des cannes au bout rongé, des ombrelles au tissu jauni...

Je découvrais un monde que je n'aurais jamais soupçonné. Chaque marchand vantait ses hardes comme s'il s'agissait de vêtements émanant de la meilleure boutique parisienne. J'avais hâte de sortir de ce capharnaüm aux odeurs de rance, de moisi, de tabac, de sueurs fétides.

— On pourrait aller voir Rose maintenant, j'en ai la tête qui tourne de tout ce monde ! Et puis, ça sent mauvais.

— Fais pas ta sucrée ! Tu les as eues où tes frusques ?

Avec moquerie, Louise tira sur mon châle. Je n'y avais pas songé, où Albertine s'était-elle procuré son déguisement ? La pensée d'un achat provenant d'une marchande à la toilette, mélangeant des vêtements propres et des hardes douteuses, m'octroya des démangeaisons sur la peau de mes bras, de mon cou.

— Qu'est-ce que t'as à t'gratter ? Tu crois que toutes les puces ont sauté sur toi ?

À l'éclat de rire de Louise, un vieil homme à la blouse grise, grasse, nous envoya une œillade. Ma tenue de lingère ne me protégeait pas des regards concupiscent, mon malaise augmentait. Je me sentais comme piégée dans une nasse écœurante aux mailles étouffantes, tant d'odeurs nauséuses se concentraient sur le carreau. Enfin, nous le quittâmes, passâmes devant les baraques d'écrivains publics, puis nous nous dirigeâmes vers la Petite Rue de la Corderie. Louise exprima ses pensées à voix haute.

— P't'être ben que c'est à cause de son héritage qu'elle est pas venue au lavoir. Elle va ouvrir sa blanchisserie et va me prendre dans sa boutique. Fini les gros draps, que du coton léger, de la dentelle. On f'ra que du fin. C'est sur son testament qu'elle t'a causé la mère de Rose ?

— Elle est peut-être malade, c'est bien que l'on aille chez elle.

— La Rose, malade ? Elle est forte comme un roc ! Non, c'est cette histoire d'héritage qui me chiffonne. Est-ce qu'elle l'a touché et qu'elle est partie en m'laissant en plan ?

Ce soi-disant héritage me paraissait étrange ; Louise ne connaissait pas Joséphine Bedu, soignée à la Maison des Bonnes Dames de la Charité, pour femmes indigentes. Je ne voulus pas la contrarier, j'orientai la conversation sur Paris que je découvrais.

Avec ses quarante-deux mètres, la Petite Rue de la Corderie portait bien son nom. Nous arrivâmes rapidement devant un immeuble miteux de trois étages. Louise poussa une porte aux lattes de bois délavées, rongées par les pluies et le temps. Elle me précéda dans un couloir peu large qui débouchait sur une courette.

Un chiffonnier piquait de son croc les ordures pour en retirer tissus usagés, os, cheveux qu'il mettait dans sa hotte. Il ne laissait aux boueux que ce qu'il ne revendrait pas. Il chantait une ritournelle « *Contre les vers, un p'tit verre, deux p'tits verres, trois p'tits verres, attention de n'pas rouler par terre... Contre les vers, un p'tit verre...* ». Il se retourna à notre arrivée et nous offrit son sourire édenté. L'homme et sa hotte répandaient de fétides odeurs qui se mêlaient aux émanations d'une fosse d'aisances.

Sur la gauche, l'escalier menait aux garnis. Étroit, au mur lépreux, aux moisissures et desquamations importantes, il donnait rapidement une indication sur l'état de salubrité de l'immeuble. Les marches en bois, glissantes de terre, de déchets tombés avant le dépôt dans la cour, offraient peu de sécurité. J'avancais derrière Louise en relevant jupe et jupons, en prenant soin de ne pas me frotter au mur et de ne pas toucher la main courante, luisante de crasse.

Au palier précédant celui qui menait au garni de Rose, j'entendis un orgue gronder.

— Écoute ! Il y a une église près d'ici ? On dirait un orgue...

— Quoi ? T'es vraiment bizarre, toi ! Jeanne d'Arc ! Tu m'as fait assez perdre mon temps !

Au fur et à mesure que nous avançons dans le couloir conduisant chez Rose, un mélange de moisi, de gibier faisandé empestait et inondait de façon insoutenable l'espace étroit. Mon mouchoir parfumé m'aida à résister à une envie de vomir.

Arrivées devant la porte, le mugissement de l'orgue s'amplifia, j'appliquai mes mains sur mes oreilles mais le son venait de l'intérieur. Je ne comprenais pas ce phénomène. Louise frappa trois coups. Sans réponse, elle recommença, soupira et sortit une clef de sa sacoche, qu'elle portait en bandoulière.

— J'habite chez ma tante Line, mais je suis plus souvent ici parce que, Rose et moi, on est comme deux sœurs.

Bizarrement, un morceau de drap usé était plaqué sur la fenêtre de la lucarne. Malgré l'ouverture de celle-ci, l'odeur pestilentielle inondait la pièce dont le mobilier se réduisait à un coffre-banc, une chaise sur laquelle reposait un jupon à la propreté douteuse, deux assiettes sales, deux verres encore rougis de vin sur une table bancale. Sur le fourneau en fonte, une casserole gardait des restes moisis.

— C'est pas la moisissure qui pue comme ça. Du Bordeaux ! Je parie que t'en as jamais goûté, moi non plus, mais je sais que c'est très cher.

Louise but au goulot le fond de la bouteille qui m'apparaissait comme un détail insolite dans l'ambiance misérable du garni. La puanteur avait absorbé mon attention. Ce n'est que lorsque je m'approchai de la lucarne, pour respirer l'air frais, que j'entendis une sorte de bourdonnement provenant de la chambre.

— C'est bizarre ce bruit.

— J'vais voir.

La blanchisseuse poussa un terrible cri. M'avançant, j'en découvris la raison : Rose Bedu, la tête enserrée dans une corde, pendait à quelques centimètres du bois de lit. Ses cheveux masquaient son visage, ses mains, ses chevilles et ses pieds bleuis dépassaient de sa longue chemise. Des mouches vrombissaient et apportaient une apparence de vie en se faufilant sous le vêtement.

Louise s'était évanouie ; pétrifiée, clouée au sol, je me statufiai. Après quelques instants, dans un effort surhumain, je me penchai vers elle et lui tapotai les joues. Alors que Louise revenait à elle, des pas se firent entendre dans l'escalier. De son index, elle montra la porte palière que nous avions laissée entrouverte ; sur la pointe des pieds, en tremblant, je la fermai sans bruit. On se rapprochait, on frappa, on tourna la poignée. Tétanisées de peur, nous retenions notre souffle.

— Mademoiselle Rose, c'est Ernest, votre voisin. J'ai fait du bouillon. Ça sent mauvais chez vous, va falloir que j'avertisse la police. C'est pas normal c't'odeur.

L'homme redescendit lentement. Alors que Louise se dirigeait vers l'armoire, je remarquai une chaise renversée. Machinalement, je la remis sur pied, puis observai Louise. Elle passait une main sous le meuble, descellait un petit carreau de terre cuite, grattait le sol. Elle glissa rapidement une bourse en cuir sombre dans sa sacoche. Elle remit la tomette, se releva et posa son index sur sa bouche, me signifiant le silence. À voix basse, elle donna le signal du départ.

— Vite, avant que la rousse arrive.

Sous ma bottine droite, je sentis comme un caillou ; il s'agissait d'un bouton de jais en forme de rose. En me penchant pour le ramasser, j'en vis un autre pour manchette. Je rangeai les deux objets dans mon sac et suivis Louise. En refermant la porte, j'oubliai la clef sur la serrure, à l'intérieur. Nous descendîmes l'escalier le plus silencieusement possible. Comment Louise s'y prenait-elle avec ses sabots ? À notre grand soulagement, nous ne croisâmes personne en sortant de l'immeuble. Comme j'accélérais le pas, Louise me retint et me parla tout bas.

— Tu veux nous faire remarquer ? On marche normalement, la rousse va arriver avec le bonhomme, y faut pas attirer l'attention.

Utilisant le même volume de voix, je lui répondis :

— Oui, mais qui est cette rousse dont tu as tant peur ?

Louise s'arrêta subitement.

— Mais, d'où tu sors ? La rousse, c'est la police ! Ah ! Si j'avais pas tant de peine de voir ma Rose pendue à la poutre, tu m'frais rire ! Tu piges maintenant ?

J'opinai de la tête. J'eus une envie folle de courir, d'échapper à l'horreur, de m'enfuir loin de ce quartier miteux, de goûter à nouveau la paix du domaine de Beauval que je n'aurais jamais dû quitter. Nous marchâmes en silence mais j'avais l'impression que chaque passant que nous croisions entendait les battements de mon cœur qui s'affolait. Je suffoquais et dus m'arrêter.

— Je n'en peux plus. J'ai peur, j'ai du mal à respirer.

— Moi aussi, mais on va aller un peu plus loin. Près d'une fontaine, il y a un banc.

— D'accord, tu me diras ce qu'il y a dans le petit sac ?

— Ouais, il faut que tu me jures de rien répéter et sur la tête de celui que tu aimes le plus.

Je prêtai serment sur Eugène. Nous marchâmes en silence, d'un pas ni trop pressé ni trop lent, et arrivâmes devant la fontaine. Par chance il n'y avait personne. Un banc de pierre fut le bienvenu pour nous poser et reprendre nos esprits.

— Tu m’as promis de rien dire, j’ai vu la Rose remettre cette bourse sous l’armoire. Je sais pas ce qui ya dedans.

Louise leva la tête vers les fenêtres, regarda à droite, à gauche puis retira trois billets de 100 francs qu’elle cacha très vite dans la poche de son tablier.

— Je prends tout parce que c’est l’argent de la Rose. Bon Dieu, elle s’est suicidée, p’têtre à cause de l’héritage qu’elle a pas eu.

Le petit sac contenait des objets qu’elle renversa dans le creux de sa main. Avant qu’une chaîne en or et son pendentif aillent rejoindre les billets, je m’en emparai.

— Tu as les trois cents francs, une grosse somme. Je prends le bijou, tu es gagnante. Je crois qu’il y a encore quelque chose.

Louise ne rechigna pas. Si elle partageait, elle s’assurait que je n’irais pas la dénoncer à la police. Elle sortit un morceau de tissu et me le donna. Plié pour rentrer dans la bourse, je le défroissai.

— C’est bizarre, un blason de dentelle, avec *Le Puy* brodé.

— Tu sais lire ?

— Un peu... ma patronne m’a appris. Je le prends.

Louise haussa les épaules, elle n’avait que faire de ce carré de dentelle.

— Bon, on se sépare, tu me connais pas, je te connais pas. Heureusement, on a croisé personne dans l’immeuble. On n’a pas vu la Rose pendue, j’ai pas envie d’avoir des ennuis avec la rousse, on disparaît, chacune de son côté.

— Avant, accompagne-moi à la station d’omnibus boulevard du Temple, je suis perdue ici.

— D’accord, après tu te débrouilles.

— Oui. Je ne pourrai jamais effacer cette vision d’horreur de mon esprit. N’est-ce pas étrange qu’elle se soit suicidée alors que vous alliez ouvrir une blanchisserie ? Et ces trois cents francs dans ce garni me paraissent tout autant bizarres.

Louise s’arrêta brusquement de marcher et me fit face.

— Ça te coupe le sifflet ces trois cents francs, hein ? Fiche-moi la paix avec cet argent ! Tu crois que ça suffit pas de la voir comme ça, y faut que t’en rajoutes ! Pourquoi tu viens fouiner dans les affaires de Rose ? Et c’était quoi les mots de sa mère ?

Je détournai la question.

— C’est vraiment elle ? Ses cheveux cachaient son visage.

— On était chez Rose oui ou non ? Et puis, j’ai vu ses pieds, elle a une tache de naissance à la cheville gauche. Ça fait pas de doute, c’est bien elle, pendue ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Moi aussi, je pourrai jamais oublier ! Je retourne en Normandie. Et, fais comme moi, repars dans ta campagne ! Tu continues tout droit, tu prends la première à gauche pour les omnibus. C’est ici qu’on s’dit adieu.

Louise fit volte-face et partit d’un pas rapide. Abattue, perdue dans le tumulte de la rue, je me dirigeai vers la station des voitures. Ma boule d’angoisse, si familière, enflait, je sentais une masse m’étouffer. En serrant les dents pour les empêcher de claquer, semblable à un automate, j’avançais sans me rendre compte que je marchais au milieu de la chaussée. Tout à coup, une main puissante me tira en arrière. Je

poussai un cri qui fut noyé dans le vacarme des sabots de deux chevaux et le grincement d'une voiture conduite à vive allure.

Un marchand de peaux de lapin venait de me sauver la vie. De stature imposante, habillé d'une blouse longue et d'un pantalon de drap grossier, il portait sur son épaule droite un sac de grosse toile brunie et raidie par les taches successives. Il s'en émanait cette odeur forte de peaux fraîchement récoltées. Je me frottais le bras, la poigne puissante de mon sauveur y avait laissé une marque. Étourdie par cet accident évité de justesse, je lui balbutiai des remerciements, il repartait en raclant les pavés de ses énormes sabots. D'une voix tonitruante, il annonçait :

— Peaux de lapin ! Peaux ! Peaux biau poil !

Comme clouée contre le mur où l'homme m'avait plaquée, je déployai un effort considérable pour mettre un pied devant l'autre. Je marchai à la manière d'une mécanique aux ressorts fatigués, je ne prêtai pas attention à la rue que Louise m'avait indiquée. Lorsque j'aperçus la fontaine où Louise avait vidé le contenu du petit sac de cuir, je compris que j'étais revenue sur mes pas. Mes jambes me portaient à peine, je m'assis sur le banc où j'étais avec Louise quelques minutes auparavant.

La fraîcheur de la pierre traversait la jupe et les deux jupons, la chemise humide me collait à la peau, mes bottines mouillées me glaçaient les pieds. Le froid me pénétrait jusqu'aux os, je resserrai le châle sur mes épaules.

Si à cet instant un policier me demandait de justifier de mon identité, que répondrais-je ? Le sac de toile, faisant partie du déguisement d'Albertine, ne contenait qu'un mouchoir, une bourse ; j'avais laissé mon passeport à l'intérieur rue Notre-Dame des Victoires. Victorine de Beauval en lingère, mon histoire serait-elle plausible ? Ne m'emmènerait-on pas au commissariat ? Je ne possédais aucune information sur les prisons parisiennes mais je me les représentais horribles.

J'eus honte de ne pouvoir retenir mes larmes. Ce voyage à Paris, censé me distraire, me plongeait dans un gouffre d'angoisses. Le jeu de la lingère se terminait dramatiquement, je repartirai dans le Berry sans connaître le secret de ma nourrice. Je tamponnai mon visage avec le châle et soupirai ; est-ce que Marie serait présente quand je franchirai le seuil de l'appartement rue Notre-Dame des Victoires ? Comment prendrait-elle mon accoutrement ? Rentrer au plus vite me stimula pour obtenir de l'aide afin de revenir à la station d'omnibus.

Près de la fontaine, des porteurs d'eau remplissaient leurs seaux. Auvergnats, reconnaissables à leur large et longue blouse de gros drap sombre et leur chapeau de feutre noir à bords ronds, ils m'inspirèrent confiance. Je m'apprêtais à me lever quand une femme s'assit à mes côtés.

Elle tourna vers moi un visage fardé, aux lèvres rougies au minium. De sa jupe s'échappait une cascade de volants ; son corsage de moire pourpre, étonnamment décolleté malgré le froid, exhibait ses chairs de femme replète.

— Ma toute belle, tu me sembles bien seule et perdue. Ne veux-tu pas de vêtements aussi soyeux que les miens ? Une bourse remplie sans avoir à compter pour le lendemain ? Sèche tes larmes et suis-moi, je vais te présenter une famille où tu seras accueillie comme une reine.

À son ton, à ses minauderies, je compris que l'aide ne viendrait pas d'elle. J'allais me lever quand une porteuse d'eau se dirigea vers nous, d'un pas énergique, la tête haute. Elle tança mon interlocutrice à la manière dont elle aurait harangué une foule.

— Laisse la petite. Barre-toi de là avant que je te tanne la basane !

— Toi ? Tu veux me tailler la peau ? Mais demain, si je me ramène avec mon Louis, c'est la tienne qu'on va découper !

Deux hommes, chargés de seaux pleins, arrivaient. La femme aux volants les regarda de façon haineuse, haussa les épaules et se leva. Dans un froufroutement de jupe, elle disparut dans une rue adjacente en laissant derrière elle un nuage de parfum entêtant. Honteuse de mentir à la porteuse d'eau, que je subodorais honnête et bonne, je racontai une histoire de lingère berrichonne venue à Paris rejoindre une amie. Une aide serait la bienvenue pour regagner la station d'omnibus. Elle s'adressa à ses compagnons.

— Une Berrichonne, presque une payse ! Qui a failli tomber dans les filets de cette gueuse ! Je la conduis aux voitures.

Mon accompagnatrice s'arrêtait selon les besoins de ses pratiques. Ses bras vigoureux soulevaient les seaux, versaient le précieux liquide dans d'autres récipients, avec soin. Elle me questionna sur le Berry et plus précisément comment j'en étais venue à professer le métier de lingère. Je resservis mon histoire de pensionnat, ce qui raviva son désir de protection.

Je fus soulagée quand elle raconta son parcours. Elle avait quitté Clermont-Ferrand avec ses parents alors qu'elle n'avait que dix ans, ils avaient rejoint une communauté auvergnate où se mêlaient les porteurs d'eau, les vendeurs de peaux de lapin, les bistrotiers, les charbonniers. Afin de remplir à nouveau ses seaux, elle fit un détour. Dans le Berry, l'eau était partout, dans les rivières, les puits, les fontaines, les sources ; à Paris, il fallait parcourir des kilomètres pour la distribuer.

Avant de nous séparer, elle me fit moult recommandations pour échapper aux dangers parisiens. Entre autres, des recruteuses, comme la femme qu'elle avait chassée, repéraient de jeunes provinciales, leur promettant monts et merveilles. On leur apprenait l'art de contenter les messieurs dans des maisons de prostitution, où elles *travaillaient* jusqu'à l'étiollement.

Dans l'omnibus, je me concentrai sur l'extérieur pour descendre à la bonne station. J'arrivai rue Notre-Dame des Victoires, transie de froid. En tremblant, je mis des vêtements secs. Je restai un moment sur la méridienne, la tête vide, dans un état d'épuisement intense m'ôtant la faculté de faire un mouvement. Je ne réalisai pas l'absence de Marie Delecourt. Le jour s'estompa, je m'étendis, sombrai dans un sommeil tourmenté, me réveillant plusieurs fois glacée d'épouvante.